GUILLAUME LAVENANT
MARY POPPINS MEETS BIG BROTHER

#RENTRÉELITTÉRAIRE À LA FRONTIÈRE ENTRE LE THRILLER SOCIÉTAL, L'ANTICIPATION ET LA DYSTOPIE, *PROTOCOLE GOUVERNANTE* TRANSCENDE LES GENRES AVEC BONHEUR. GUILLAUME LAVENANT MAÎTRISE SON ÉCRITURE ET POSSÈDE UN SENS DE LA NARRATION AIGU. CELA LUI PERMET DE NOUS PROPOSER UN ROMAN QUI NOUS GLACE LE SANG EN MÊME TEMPS QU'IL NOUS FAIT RÉFLÉCHIR.

PAR **LAURENT BETTONI,** AUTEUR, DERNIER OUVRAGE PARU : *LES REMORDS DE L'ASSASSIN* (HACHETTE/MARABOUT THRILLER).

LUCILE **BOIRON**

LFC : **Au début de l'histoire, une gouvernante se présente chez un couple plutôt aisé qui réside dans une banlieue privilégiée, afin de s'occuper de leur jeune fille, Elena. Mais bien rapidement, nous comprenons que son objectif est tout autre. Que fabrique-t-elle en réalité au sein de cette famille modèle ?**

GL : Elle est là pour déstabiliser cette famille, pour tenter de la faire sortir de sa routine quotidienne. Et cela passe par gagner leur confiance, par s'acclimater et se rapprocher d'eux, de leurs codes, par adopter leurs valeurs. Ensuite, dans l'avancée du récit, sans trop en dire, nous découvrons qu'elle n'est pas seule. Qu'ils sont plusieurs à fomenter, dans d'autres familles, dans des entreprises, une révolution du « quotidien », ou plus précisément une révolution qui s'inscrit dans les endroits où se fabrique notre rapport quotidien et intime au monde.

LFC : **L'un des attraits majeurs de votre roman réside dans sa forme. On devine presque une contrainte oulipienne, dans votre écriture. Pouvez-vous nous parler du schéma narratif que vous avez employé et nous expliquer la raison de ce choix ?**

GL : Je travaillais sur un autre projet de roman, sur lequel je rencontrais des difficultés narratives, lorsque je suis tombé sur un texte que j'avais écrit lors d'un atelier de recherche et que j'avais complètement oublié depuis. Dans ce texte d'à peine deux pages se trouvait déjà, en germe, tout ce qui structure *Protocole gouvernante* : un narrateur s'adressait à une femme au futur et au vous de politesse, et la guidait dans son action de subversion d'une famille. J'ai senti que je tenais là un dispositif très fécond, qui posait des questions politiques qui m'intéressaient et qui, par sa relative radicalité, constituait une plongée dans l'inconnu très excitante. Ainsi la forme m'a poussé, de manière effectivement très oulipienne, à explorer un morceau du continent littéraire sur lequel je n'aurais pas posé les pieds si j'avais suivi mon inclination naturelle. Cependant, cette forme ne tenait que parce qu'elle faisait résonner l'histoire, le propos, qu'elle n'était pas gratuite, qu'un pur jeu formel, qu'elle prêtait sa force au récit. Mon roman s'est ensuite construit progressivement : des idées se sont agrégées, certaines ont été éliminées en cours de route, la structure s'ajustant aux découvertes faites dans l'avancement de l'écriture.

LFC : **Ce projet de renversement d'un certain ordre établi que sert votre héroïne résonne incroyablement avec l'actualité de l'année 2019 et le mouvement des Gilets jaunes. Or vous avez évidemment commencé à travailler à ce roman avant ces événements. Avez-vous anticipé, en quelque sorte, cette évolution de la société ? Selon vous, un parfum de révolte flotte-t-il dans l'air ?**

GL : Je ne sais pas si un parfum de révolte flotte dans l'air. Je sais que des révoltes éclatent, continuent d'éclater contre l'ordre en place. Et je comprends parfaitement que le mouvement des Gilets jaunes, parce que ceux-ci ont inventé de nouvelles formes de lutte et ont un temps fait basculer le rapport de force, puisse résonner avec mon roman, qui travaille un imaginaire de la révolte, de la sédition. Et je ne pense pas que ce soit un pur hasard si des combats politiques trouvent des échos dans notre littérature contemporaine : c'est une société dans son ensemble qui bouge, qui lutte, qui se questionne.

LFC : **Votre gouvernante suit un protocole, un ordre de mission ultrarigoureux, pour parvenir à ses fins. Mais elle semble respecter les consignes à la lettre, aveuglément, sans réflexion ni émotions, comme un bon petit soldat aux ordres d'un dictateur. Quel genre de société peut éclore d'une révolte menée par des gens incapables de désobéissance ?**

GL : C'est l'un des paradoxes que creuse mon roman qui m'a le plus passionné, je crois : celui de la nécessité stratégique du plan et des questions que cela ouvre sur la relation entre l'individu et la communauté. Pour toute action collective d'ampleur, vous avez besoin d'un plan, d'une discipline. Or cette discipline et ce plan immuable vont parfois à l'encontre des sentiments de mon héroïne, de l'empathie qu'elle ressent malgré tout pour cette famille chez qui elle vit (je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous quand vous dites qu'elle est « sans réflexion ni émotions » : les états d'âme de la narratrice sont très présents dans le roman, et ils sont même prévus et prévenus par ses donneurs d'ordre). Mais si elle dévie du plan, alors tout s'effondre, et le but





Protocole Gouvernante,
Guillaume Lavenant, 192 pages, 18,50€ Rivages, dès le 21 août 2019 en librairie.



collectif ne sera pas atteint. Alors, que faire ? S'oublier au profit de l'action collective ? Même si ce qu'on nous demande de faire froisse notre morale ? Sachant que le protocole est un contrat temporaire : il ne s'agit pas de gens incapables de désobéissance, mais au contraire de gens qui choisissent d'obéir par nécessité stratégique, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. D'ailleurs, nous ne sommes pas sûrs, en lisant le protocole, que l'héroïne en a suivi les instructions jusqu'au bout. Ce n'est qu'un manuel prédictif, rédigé au futur, dont nous n'avons aucune idée de l'impact qu'il a eu, pu avoir, ou aura bientôt. Sans compter que ce manuel s'adresse aussi au lecteur, joue ce jeu avec lui et questionne sa propre capacité d'action.

> JE NE PENSE PAS QUE CE SOIT UN PUR HASARD SI DES COMBATS POLITIQUES TROUVENT DES ÉCHOS DANS NOTRE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE : C'EST UNE SOCIÉTÉ DANS SON ENSEMBLE QUI BOUGE, QUI LUTTE, QUI SE QUESTIONNE.

LFC : **Quel monde meilleur peut-on concevoir comme modèle alternatif à celui que l'héroïne de votre roman veut détruire ?**

GL : Finalement, ce que veulent les révolutionnaires de mon livre, ce sur quoi ils parviennent à se mettre d'accord, je pourrais le résumer en disant qu'il s'agit d'ouvrir des espaces de liberté. Une image me vient : celle d'un bout de trottoir que l'on éventre et à l'endroit duquel des plantes sauvages se mettent à pousser. C'est ça, au fond, l'horizon : plus de plantes sauvages.

LFC : **La fin de votre roman mérite qu'on s'y arrête, car il s'agit en fait d'une non-fin. Et cela peut dérouter voire frustrer. Sans trop en révéler, comment et pourquoi avez-vous imaginé une telle (non-)fin après avoir savamment mis en place autant d'éléments dramatiques qui appelaient peut-être un autre dénouement ?**

GL : Ce que vous appelez « non-fin » ne l'est que si l'on considère qu'une fin doit nécessairement apporter des réponses claires et univoques aux questions posées par le roman. Je parlerais plutôt de fin « ouverte » : une fin qui poursuit le mouvement, qui conclut sans fermer les questionnements, à l'image de ce que proposent les révolutionnaires qui œuvrent dans le livre.

LFC : **Nous avons parfois le sentiment, en lisant votre roman, d'assister à une pièce de théâtre ou de regarder un film, vous avez une écriture très visuelle. Envisagez-vous une adaptation théâtrale ou audiovisuelle du livre ?**

GL : Avec *Protocole gouvernante*, j'ai dit ce que j'avais à dire dans la forme qui m'a semblé la plus appropriée, à savoir une forme narrative vieille de plusieurs centaines d'années que l'on appelle roman. D'ailleurs, il se trouve que c'est plutôt l'inverse qui s'est passé : alors que j'écris habituellement plutôt pour la scène, j'ai décidé de m'atteler à l'écriture narrative, et cela a donné naissance à cette histoire qui ne serait pas née, pas de la même façon en tout cas, sur un plateau de théâtre. Chaque art a ses ressources, ses forces propres, son histoire esthétique aussi. Aujourd'hui le texte est ouvert aux quatre vents : s'en emparera qui veut. Il ou elle le fera avec ses questionnements propres et les ressources de sa pratique. Pour ma part, il se trouve que j'ai fait de la place à d'autres idées et que je travaille en ce moment à l'écriture de ma prochaine pièce de théâtre.